

L'enfant, les parents et le milieu d'accueil d'hier à aujourd'hui.

Introduction

Aborder cette question c'est inévitablement décider d'un parti pris : celui des repères historiques que l'on choisit d'une part et de leur interprétation subjective d'autre part.

Développer ce thème si vaste c'est, également, traverser dans le même temps, l'histoire de la psychologie de l'enfant, l'histoire de la sociologie des familles, les transformations remarquables de plusieurs professions tournant autour de l'enfance, en général, et de la puériculture, en particulier.

Pourtant, il apparaît comme un travail indispensable : en effet, on ne peut comprendre où l'on va que si on sait d'où l'on vient

Ce projet, particulièrement ambitieux tourne au pari lorsqu'il s'agit de l'exécuter dans le cadre d'une conférence... il devient complètement fou lorsque celle-ci ne peut se dérouler que dans un laps de temps aussi court que celui qui m'est imparti.

Dès lors, mon angle de vue, déjà subjectif dès le départ, se caricature de lui-même de part la brièveté des propos.

Je demande donc au lecteur d'utiliser ces quelques lignes comme de gros traits, plutôt grossiers, qui pourront lui permettre de profiler, lui-même, son propre itinéraire au travers de cet espace-temps que je vais maintenant dessiner.

Au début... il y a plus ou moins 150 ans...

...La première crèche voit le jour à Bruxelles.

Elle concrétise, sans doute, le mouvement qui vise à la « protection de l'enfance », à lui assurer, aussi, un meilleur avenir.

Cette orientation a débuté plus tôt encore avec l'intérêt que l'Etat manifeste pour les enfants, parfois même en allant à l'encontre des souhaits et des intérêts de ses parents.

C'est ainsi qu'on légifère, entre autre, sur l'obligation pour les enfants de fréquenter l'école et ce contre le désir de certaines familles qui perdent, ainsi, un revenu jugé, par elles, indispensable.

Même si cette démarche a tout son sens, on voit combien ce genre de mesure va dans le sens de la contrainte pour les familles et particulièrement les plus démunies d'entre elles.

On change donc, dès ce moment la règle du « Pater familia » en vigueur jusque là et qui voulait que le père était le maître de sa famille.

L'ouverture des crèches d'il y a un siècle va dans le sens de protéger les enfants surtout au niveau de leur santé.

Ce seront les « crèches hygiénistes ».

Les enfants de familles défavorisées étaient livrés à eux-mêmes durant le travail de leurs parents, ils se gardaient entre eux, dans la rue ou dans des logements précaires et souvent insalubres

Des groupements de « dames patronnesses » (le terme n'est tombé en désuétude que quelques dizaines d'années d'ici) offrent alors des espaces propres, hygiéniques à ces petits afin de les « sauver » de la crasse et des mauvaises influences de leur milieu d'origine.

En bref, on peut penser que les milieux les plus favorisés ou les plus influents se donnent le droit de penser et créer ce qui est bon pour les enfants des autres, surtout si ceux-ci sont défavorisés socialement, pour tenter de gérer, à leur place les soins nécessaires.

Les crèches qui se créeront, par la suite et ce jusqu'à une époque relativement plus proche de nous, jusqu'au milieu du 20^{ème} siècle, garderont cette volonté d'offrir des milieux aseptisés...

L'enfant n'y est, sans doute, pas perçu pour lui-même, mais comme faisant partie de la basse classe sociale.

Les responsables des crèches sont alors « de bonnes personnes » se vouant au bénéfice de ces petits êtres.

Les crèches d'alors ont des noms qui soulignent bien cet aspect : elles portent des patronymes de saints, de personnages royaux ou tout simplement de la rue dans laquelle elles existent : les deux premières appellations renvoient à l'image du don paternaliste, la dernière, à l'anonymat de ceux à qui elles s'adressent et à leur appartenance indissoluble au quartier dont ils proviennent.

Dans le même ordre d'esprit rappelons que les colonies de vacances organisées à l'époque par l'Oeuvre Nationale de l'Enfance (appellation qui renforce les idées développées précédemment) s'adressent à ceux qu'on nomme alors des « enfants débiles ».

Cette catégorisation correspond, en fait, à la santé fragile et un développement physique de ces enfants repérés dans les situations sociales déficientes.

...Plus près de notre temps...jusque la moitié du 20^{ème} s.

Peu à peu, les crèches deviennent des espaces où les parents faisant face à la nécessité de travailler viennent confier leurs enfants.

D'une certaine manière, la donne change de main : ce sont les parents (auxquels on se réfère le plus souvent comme étant uniquement représentés par « la mère ») qui deviennent demandeurs.

Les règlements stipulent, d'ailleurs, que la présence de l'enfant à la crèche est fonction du travail des mères.

Au niveau de la vie de cet endroit, les choses se modifient à peine : on a plus le sentiment d'être dans un hôpital que dans un lieu de vie pour les petits : les enfants sont dans des lits à barreaux, le personnel (les puéricultrices) sont vêtues comme les infirmières de l'époque, coiffe et masque sur le visage compris !

L'endroit est sanitaire, les enfants « gardés » dans la salubrité, le silence (toujours les masques !), l'ennui... rien d'autre à faire dans ces lits que de regarder, attendre, oublier...fuir dans le sommeil, attendre les parents ou les moments de repas et de changes qui constitueront, sans doute, les grands moments de stimulation de la journée !

Les choses vont pourtant changer progressivement et, entre autres, on va lever l'interdiction pour les puéricultrices de parler aux enfants....

...Après les années soixante...

Traversée par les différents courants de pensées de l'époque, sur lesquels nous reviendront brièvement par la suite, l'institution « crèche » doit se modifier.

Les grands principes restent les mêmes : la crèche est un espace d'hygiène et un lieu d'attente des parents qui sont « empêchés », par leur travail, de jouer leur rôle.

Cependant, les professionnels commencent à voir que ceux qui sont ainsi gardés, sont des enfants et qu'ils méritent, sans doute, une attention particulière sur le plan de leur développement.

Ces enfants sont des enfants « normaux », en bonne santé, nul n'est besoin de les traiter comme des malades.

Pourtant les pratiques ont la vie dure !

Ainsi, l'accueil à la crèche (et cela se poursuivra au-delà dans les années septante à certains endroits) se fait toujours par l'entremise d'un « guichet » (sorte de passe-plat : les parents sont d'un côté de celui-ci, les puéricultrices de l'autre), les enfants sont soumis à la prise de température systématique, le changement de vêtements (on enlève ceux qui ont été mis par les parents le matin pour être vêtus, ensuite par « l'uniforme » de l'institution, souvent, des petits « tabliers »).

Dans la plupart des crèches, le petit est aussi baigné par le personnel...il s'agit toujours de le débarrasser des mauvaises choses ramenées de chez lui...

La reprise du soir est sur le même registre sanitaire : on lave l'enfant avant de le rendre et on dresse aux parents l'inventaire des fonctions organiques de la journée : le petit a bien (ou mal) mangé, bien (ou mal) dormi, bien (ou pas) été à selles...

Une date importante : 1975

Au cours de cette année, la responsable du service « Petite Enfance de la Commission française de la Culture » Patricia Vincart est interpellée par quelques directrices de crèches de Bruxelles.

Ces professionnelles sont sensibles au fait que, sans doute, quelque chose doit changer dans l'accueil de l'enfant en crèche, que quelque chose se doit d'être fait pour permettre au personnel d'être sensibilisé aux besoins de l'enfant qui y est gardé.

La grande aventure de la formation continuée du personnel des crèches et préguardiennats débute fin 1975....

On attendait lors du premier séminaire organisé la participation d'un petit groupe de personnes plus ou moins intéressées...660 professionnelles s'y sont inscrites !

A cette époque, le climat dans ces institutions était assez tendu et les organisateurs pensèrent adéquats de faire des groupes distincts pour les directions et pour les puéricultrices.

La formation était en route et allait contribuer à changer les regards, les connaissances, les pratiques...

Ce mouvement-là est toujours d'actualité et gageons qu'il ne s'éteindra pas de sitôt !

A titre d'illustration, nous avons projeté, lors de la conférence, des extraits d'un document vidéo co-réalisé par le service « Petite Enfance » de la Commission française de la Culture (aujourd'hui connue sous le nom de Commission Communautaire française) et le Vidéobus de Bruxelles (aujourd'hui Centre Vidéo de Bruxelles).

Il s'agit d'un film tourné en 1979, dans une crèche « progressiste ». Il est intitulé « Crèche Parents Admis ».

Il est remarquable à plusieurs titres, mais je me contenterai d'en pointer un seul à ce stade : à la reprise du soir, le bébé est lavé par la puéricultrice, la mère et la puéricultrice échangent des propos « sanitaires » à son propos, la mère est en retrait et écoute, la puéricultrice énonce ses observations....

Excepté le fait que la puéricultrice porte un tablier, attribut de sa fonction, on a du mal à percevoir laquelle des deux personnes est réellement la mère : c'est la puéricultrice qui s'occupe de frotter, essuyer, rhabiller l'enfant, la mère reste parfaitement statique à quelques centimètres d'elle.

Autre fait remarquable : le bébé est ignoré par les deux interlocutrices et est manipulé par les mains expertes de la professionnelle, mais sans qu'aucune des deux ne le regarde ou ne lui adresse un mot pour l'inclure dans cette relation.

Précisons que dans ce même document vidéo une puéricultrice se plaint amèrement que son rôle se limite à ces considérations sanitaires...

Comment regarder les relations parent-enfant-professionnelle au travers de ce prisme historique ?

Au début de mon parcours, on réalise bien que la société, par le biais de bonnes dames d'œuvre, pense juste d'extraire des enfants « en danger » de part le fait de leurs parents (de leur appartenance sociale). Les uns ont le pouvoir de la bonne conscience pour eux, les autres sont exclus de la relation ? Ces derniers sont, de plus, dans une position où ils doivent remercier les premiers de faire ce qu'ils ne peuvent eux-mêmes réaliser.

Les enfants, eux, ne sont pas reconnus en tant que sujets à part entière. On les traite comme des « malades », on les lave, on les garde dans des lits...

La crèche capte donc le bébé, laissant les parents à l'extérieur de ce processus.

Ensuite, avec la demande qui est faite aux institutions de garde de s'occuper de plus d'enfants, le travail des femmes étant en croissance alors même que la taille des familles élargies se réduit de plus en plus, (surtout dans les grosses agglomérations), la donne change : les parents sont demandeurs.

La crèche n'a pu, encore, changer son mode de travail, mais elle tente de répondre à ces nouvelles attentes.

Les services de gardiennes encadrées se multiplient, offrant une réponse un peu différente, souvent jugée plus familiale.

Néanmoins les représentations mentales n'ont pas beaucoup changé : les « mères doivent travailler », les bébés sont « abandonnés » à la crèche (propos d'un ministre dans un quotidien paru en 1984 !), les puéricultrices exécutent des tâches « naturelles » puisqu'elles sont femmes.

Les débuts de la psychologie du bébé

Les enfants et les bébés, surtout, émergent progressivement de leur représentation de tube digestif pour devenir des « petits sujets » (les premiers colloques qui traitent de la psychologie particulière des tout-petits débutent au début des années 1980).

D'autres changements vont prendre place dans les conceptions psychologiques du développement de l'enfant.

Ainsi, durant de nombreuses années, les écoles de pensée au niveau psychologique étaient sous l'emprise des idées développées par Freud et de tous les fondateurs de la psychanalyse : les bébés dépendaient, pour leur survie psychique et physique, de la présence de leur mère, surtout dans les premiers temps de leur vie.

Cette idée importante, et ce quelles que soient nos appartenances psychologiques, est fondamentale pour toute la société et a aussi influencé les décideurs politiques : ainsi, les femmes (salarisées uniquement !) peuvent bénéficier d'un congé de maternité (ou d'un congé de prise en charge de bébé ?).

Cependant, après ces théorisations-là, l'accent a été mis sur la spécificité du jeune enfant et sur le fait que ce dont il a besoin, au-delà de ses parents, c'est d'adultes qui le considèrent comme un être à part entière qui a besoin de soins spécifiques (entre autres de jouer pour se développer, par exemple).

Les décideurs politiques ont alors « investi » dans la création des milieux de garde.

Les parents « exclus » du système de garde du début du XXème siècle sont devenus, après les années septante, demandeurs.

Demandeurs, mais aussi soumis à ce qui leur était proposé pour leur enfant.

Demandeurs, mais toujours, quelque part, culpabilisés de devoir se séparer de leur enfant.

Les puéricultrices, ne sont plus encadrées par des « dames patronnesses » mais par des professionnelles de la santé (des infirmières).

Les parents sont, là aussi, soumis au pouvoir du médical, comme, d'ailleurs, les puéricultrices aussi.

Mais le climat change, les parents vont pouvoir rentrer dans les crèches, et regarder ce qui s'y passe... intervenir et demander des comptes.

Le bébé est maintenant sorti des lits, pas encore tout à fait par terre, souvent dans des parcs ou des relax...

On attendra pour les retrouver sur les tapis de jeux encore quelques années et la publication d'avancées dans le domaine pédiatrique (avec les écrits des pédiatres et ceux de Loczy en particulier) dans le domaine psychologique (avec les apports des théories de l'attachement, des méthodes d'observation des bébés...)

Si les premières crèches étaient nommées en fonction des saints ou des membres de la famille royale, celles de la moitié du 20^{ème} siècle feront souvent références à de petits animaux : des coccinelles aux bengalis.

Celles- là mettaient toujours bien en évidence le côté petit, à protéger, fragile des enfants.

Les nouveaux lieux d'accueil, tant crèches que service d'accueillantes d'enfants conventionnés soulignent une nouvelle représentation des jeunes enfants : entre les petits loups (petite appellation familière mais aussi un animal en devenir plus inquiétant!), on trouvera aussi des chenapans, des canailles voire toute autre forme d'esprits espiègles, vivants, parfois difficiles à vivre...

La formation continuée progresse : on parle de communiquer avec le bébé, on évoque l'importance des objets transitionnels, et une foule d'autres concepts riches et porteurs de modifications profondes pour les institutions de garde...

On parle aussi de plus en plus, et c'est sans doute un bien à beaucoup de niveaux, de professionnalisation du travail des puéricultrices et des gardiennes.

Le côté, sans doute, déplorable de cette nouvelle définition du travail de garde réside dans le fait qu'on va donner à penser que la professionnalisation n'existe que lorsque l'on réussit à ne plus avoir d'émotions !

Il faudra beaucoup d'années avant de changer cela aussi.

Néanmoins, le personnel de garde se reconnaît, progressivement, une valeur professionnelle.

On assiste à la naissance de groupements de professionnel(le)s de la petite enfance

Le grand public commence à partager ces nouvelles valeurs.

Autre changement en route : l'enfant gardé est aussi considéré comme faisant partie d'un groupe d'enfants.

Il s'agit de tenir compte de cet aspect du travail, de bien le faire évoluer et de lui apporter le soutien nécessaire à son épanouissement (par les jeux proposés entre autres).

La crèche n'est plus un pis-aller pour l'enfant, c'est un plus !

Mettre son enfant à la crèche c'est pour beaucoup maintenant, le stimuler, l'ouvrir à la différence, le socialiser, le préparer à l'école.....bref un must si on veut le mieux pour son enfant !

Au cours du temps, les places d'accueil étant trop peu nombreuses, cela devient, même, un quasi privilège !

La formation continuée participe beaucoup à ce phénomène mais peut-être, insensiblement et bien involontairement, ce nouvel état de fait de spécialisation des milieux d'accueil risque de re-cantonner les parents dans un rôle mineur (ou à nouveau extérieur à l'institution ?) : les professionnels sont tellement compétents, ils

savent si bien observer les petits... que les parents doivent se trouver un autre domaine de compétences.

Les professionnels de l'enfance sont perçus par les parents comme très compétents, les parents se vivant eux « bêtement non-formés », ils leur demandent souvent des conseils

La professionnalisation des fonctions de l'accueil a exclu les émotions, or, il s'agit bien là d'un domaine qui appartient en propre à la parentalité : les relations parents/enfants ont toujours eu une composante passionnelle forte. C'est donc dans ce type de liens que beaucoup de parents se retrouveront confinés. Il seront alors accusés de ne pas éduquer leur enfant « à qui ils permettent tout, et à qui, ils ne mettent jamais aucune limite »

D'autres éléments joueront également dans ce type de phénomène : la flexibilité du temps de travail des parents, la notion que ce temps avec leur enfant est précieux et important pour son développement, les théories psychologiques mises sur le marché, leurs nombres et leurs contradictions réciproques, le désir de « réussir » l'enfant que l'on a mis au monde...

Comment dès lors, dépasser ces nouveaux clivages et installer un véritable partenariat parents/enfant/professionnel ?
Comment transformer des relations demandeurs/gardés/demandés en véritables liens ? Comment y intégrer les valeurs, les rôles et fonctions de chacun pour créer ce Martine Lamour appelle très joliment « un nid triadique » ?

Voici, sans aucun doute, le challenge qui nous attend tous pour...encore pas mal de temps !

Monique Meyfroet
Bruxelles, le 19/1/05